Extrait de l'ouvrage
Elections américaines - un bilan
Panorama interne et enjeux internationaux
Ss la dir. de Julian Fernandez © éditions A.Pedone EAN 978-2-233-00669-1

POLITIQUE ÉTRANGÈRE : SECONDE CHANCE POUR BARACK OBAMA

Simon Serfaty

En novembre 2012, Barack Obama a été réélu président des Etats-Unis. Mais les hésitations de sa base électorale la plus fidèle – des foules moins enthousiastes, une marge de victoire rétrécie, un ton moins serein que quatre années plus tôt – confirment un sentiment de déception pour une grande partie du public américain. Une coalition de minorités – parmi lesquelles les Noirs, Hispaniques et Asiatiques l'ont choisi à une écrasante majorité et à des taux de participation historiquement élevés pour ces deux derniers – a assuré sa victoire en dépit d'un vote Blanc plutôt négatif, voire hostile. Pourtant, le président Obama a beaucoup appris durant son apprentissage du pouvoir. Et ce qu'il a appris augure bien de sa capacité à saisir la seconde chance qui lui est offerte de s'imposer sur l'histoire en agissant enfin avec l'audace qui lui était attribuée initialement.

C'est dans cette perspective non-partisane qu'il faut se féliciter de son triomphe : en une période particulièrement instable, il n'aurait pas été bon de se passer de l'expérience du président sortant et de s'en remettre à un nouveau venu aux idées encore mal formées dans le domaine des grandes affaires. Jimmy Carter en janvier 1977, voire Ronald Reagan en 1981 et, dans une moindre mesure, Bill Clinton en 1993, servent d'exemples. Chacun de ces présidents américains évoque des images différentes, mais tous trois ont eu du mal à s'adapter à un monde peu conforme aux idées qu'ils s'en faisaient durant leurs campagnes respectives : Jimmy Carter qui espérait le pacifier sans mal, promettant de redonner à son pays la supériorité morale pour laquelle elle avait un droit de naissance ; Ronald Reagan qui, fort du sentiment d'humiliation éprouvé par l'Amérique profonde durant les années précédentes, voulait en finir avec une Union soviétique qu'il méprisait ; et Bill Clinton qui, revenant aux

Extrait de l'ouvrage
Elections américaines - un bilan
Panorama interne et enjeux internationaux
Ss la dir. de Julian Fernandez © éditions A.Pedone EAN 978-2-233-00669-1

fondamentaux – « *the economy, stupid* » – croyait pouvoir s'isoler des dossiers internationaux.

Pour le reste, c'est-à-dire pour l'essentiel, rappelons que la dynamique des changements en politique étrangère n'est pas régie par un calendrier politique auquel, en toute hypothèse, l'Histoire, jalouse de ses prérogatives et toujours pressée de surprendre, ne se soumet pas. En fait, les changements s'expriment moins d'une administration américaine à l'autre qu'au sein de la même administration. Ainsi, la politique étrangère de Dwight D. Eisenhower se dessinait déjà durant les deux dernières années de l'administration Truman, après que la guerre de Corée ait forcé celui-ci à donner à sa vision du monde la dimension globale qu'il lui avait nié précédemment, et elle se poursuivait encore durant les deux premières années de l'administration Kennedy, alors que celui-ci s'enfonçait dans les crises héritées de son prédécesseur. De même pour Reagan, le va-t-en guerre du début des années 80 devenait l'homme de la détente et du désarmement – un architecte de pointe, en fait, pour une fin paisible à la Guerre Froide, confirmée par son successeur.

Plus près de nous, les changements de Bush à Bush, après les législatives de novembre 2006, auront été plus prononcés que ceux allant de Bush à Obama après la présidentielle de novembre 2008. On pense au départ des forces américaines que seul le gouvernement iraquien pourrait certifier, et au pivot militaire vers l'Afghanistan afin d'assurer un « intervalle décent » avant le retrait des forces américaines promis pour 2014. Bref, faut-il voir dans la fin de ces salles guerres du Bush II ou de l'Obama nouveau ? De même pour un retour au multilatéralisme, inauguré par Bush avec un groupe à 5 + 1 (à savoir les membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU, plus l'Allemagne) pour sortir de l'impasse nucléaire avec l'Iran, puis confirmée avec le ralliement derrière un G20 inauguré à la hâte au plus profond de la crise financière ouverte à l'automne 2008 : de Bush à Bush, quelle distance !

Tout compte fait, en 2012, la conjugaison de la politique étrangère américaine au conditionnel aurait dû être dédramatisée. Du reste, seulement un Américain sur vingt a fait de la politique étrangère

www.pedone.info

Extrait de l'ouvrage
Elections américaines - un bilan
Panorama interne et enjeux internationaux
Ss la dir. de Julian Fernandez © éditions A.Pedone EAN 978-2-233-00669-1

la question prioritaire de ces élections. Alors que la campagne présidentielle touchait à sa fin, il était de plus en plus difficile de distinguer l'un et l'autre des deux candidats. Le candidat sortant n'a pu assimiler son adversaire à « George W. » et durcissait son propre ton, alors que le candidat républicain, n'ayant pu réduire le président sortant à une caricature de Carter, s'attachait à adopter sa souplesse. A se demander combien une victoire du Gouverneur Romney aurait changé les choses, en dépit de son immense impopularité en Europe.

Réélu, le président des Etats-Unis entame un *mano à mano* avec l'Histoire, dorénavant son seul adversaire et donc sa dernière ambition. Sa condition n'est pas originale : c'est durant leur second mandat que les présidents américains ont la possibilité d'assurer leur stature d'homme d'Etat. Voyez Truman et même Nixon – mais pas Eisenhower dont la réputation était déjà bien assise dès sa première élection, et évaluez les efforts tardifs de Clinton au Moyen Orient, où il espérait trouver l'absolution pour une présidence manquée. Comparé à ses prédécesseurs qui sont devenus ce qu'ils ne voulaient pas être (durcissement pour Carter, adoucissement pour Reagan), le deuxième tour de piste du Président Obama lui offre donc une nouvelle chance de devenir enfin ce qu'il avait espéré être et, se faisant, justifier tardivement un Prix Nobel accordé prématurément.

I. Une crise d'apprentissage

Que Barack Obama soit venu au pouvoir dans des conditions difficiles est acquis. Inutile de revenir sur cette banalité si ce n'est pour souligner le caractère total de la crise qui l'attendait avant même qu'il ne soit inauguré. En 1933, Franklin D. Roosevelt pouvait choisir entre la remise en marche de l'économie américaine et la mise en place d'un monde dont la dérive suicidaire s'exprimait par l'élection en Allemagne d'un certain Adolf Hitler. Sa « Nouvelle Donne » était un projet de société. En 1969, ce fut l'inverse pour Nixon qui, embourbé dans une guerre au Vietnam allant de mal en pis, et accablé par un forcing soviétique encouragé par l'apparence d'un déclin de la puissance américaine, choisit au contraire de faire du monde sa priorité, tout comme son ancien adversaire, John Kennedy, avait voulu le faire en 1961.

www.pedone.info

Extrait de l'ouvrage
Elections américaines - un bilan
Panorama interne et enjeux internationaux
Ss la dir. de Julian Fernandez © éditions A.Pedone EAN 978-2-233-00669-1

Privé du luxe de pouvoir choisir entre le national et l'international, Obama a été reçu comme l'homme providentiel – le grand magicien qui, ayant débarrassé le pays du mal-aimé universel, George W. Bush, remettrait tout en ordre par sa seule apparition. En finir avec les guerres, y compris les guerres de religion ; réconcilier les races et soulager les inégalités ; faire rêver de l'Amérique et diffuser dans le monde son modèle ; renouer avec la croissance économique mais aussi spirituelle. A espoirs démesurés déceptions assurées. Comment, sur cette base, aurait-il pu satisfaire ? Il s'agissait alors d'une sorte de personnage-fiction. En France par exemple, Obama pouvait être assimilé au Dr. Rieux, qu'Albert Camus créa pour en finir avec « la peste ». En fait, il se révéla plus proche de Meursault, « l'étranger » gardant ses distances par rapport à ceux qui s'affirmaient pourtant être ses « copains ». Aux Etats-Unis, un pays aux références littéraires différentes, le président sortant incarnait enfin « l'homme invisible » de Ralph Ellison, le fameux romancier noir des années 1950, le successeur de Richard Wright et le précurseur de James Baldwin : « invisible » parce qu'incapable de faire preuve de l'audace voulue pour réaliser ses « possibilités infinies ». Se vantant « des frères, des sœurs, des nièces, des neveux, des oncles et des cousins de chaque race disséminés sur trois continents », le président Obama se déclarait « citoyen du monde » – davantage, donc, que le citoyen américain qu'il était pourtant « fier » d'être, dans un monde qui avait oublié comment aimer une Amérique qu'il comptait bien renouveler[1].

Barack Obama aura eu la particularité d'être à la fois le président le plus brillant mais aussi le moins bien préparé dans l'histoire moderne des Etats-Unis. Trop intelligent pour ne pas être conscient de son inexpérience – il hésita avant de se déclarer candidat en 2007, il se révéla un partisan de la prudence plutôt que l'adepte de l'audace dont son éloquence en faisait le héraut. Sombrant vite dans l'attentisme, son premier objectif a souvent semblé être d'éviter l'erreur ou l'impasse prématurée, tels Kennedy à la Baie des Cochons

[1] Simon SERFATY, « Obama peut-il réussir ? » *Politique Internationale*, no. 127 (Printemps 2010), p. 287-299.

www.pedone.info